

FICTION ET MÉMOIRE VIVE OU LA DISSIPATION D'UN MALENTENDU

Pierre Samson*

Abstract

À travers des références à sa biographie et aux personnages de ses romans, l'écrivain Pierre Samson propose une réflexion sur les conditions actuelles qui permettent d'accéder à la connaissance et de s'approprier une langue. Il révèle ainsi des inquiétudes à l'égard des risques de régression en termes de langage, de mémoire et de relations humaines qu'impliquent le mode virtuel et la sur-information du progrès technologique.

Fiction and Memory or Dissipation of a Misunderstanding

Pierre Samson, through references to his biography and his fictional characters, offers a reflection on the current conditions of access to knowledge and appropriation language revealing some concern with respect to the risks of regression in terms of language, memory and human relationships implicated by the virtual mode and over-information technological progress.

Finzione e memoria viva o la dissipazione di un malinteso

Pierre Samson, attraverso riferimenti alla propria biografia e ai suoi personaggi romanzeschi, propone una riflessione sulle circostanze attuali relative all'accesso al sapere e all'appropriazione linguistica. Esprime preoccupazione rispetto ai rischi di regressione sul piano della lingua, della memoria e delle relazioni umane implicati dalle modalità virtuali e di sovra-informazione generate dal progresso tecnologico.

Qu'est-ce qu'un malentendu? Selon l'Académie française, il s'agit d'une «divergence d'interprétation sur des paroles et des actes, qui empêche l'accord». En fait, peut-être est-ce l'exactly contraire d'un mensonge, un 'malparlé' et, dans ce cas, nous sommes, c'est-à-dire moi et mon travail, les fruits d'un malentendu. Je m'explique.

Quand Pauline Carrier, issue d'une caste s'apparentant à celles des intouchables, rencontre Jacques Samson, de la petite-bourgeoisie, elle a déjà une enfant, fruit d'un mariage violent, interrompu par la désertion du mari. Jacques, honnête catholique, avait été convaincu par sa mère, qui le destinait à la prêtrise, qu'il était stérile parce que diabétique. Par conséquent, toute relation

* Écrivain, Montréal.

Oltreoceano. L'identità canadese tra migrazioni, memorie e generazioni, a cura di Silvana Serafin, Alessandra Ferraro e Daniela Ciani Forza, 11 (2016).

sexuelle représentait un péché mortel. Or, les tourments hormonaux dépassant en efficacité les pires menaces de l'enfer, ce qui devait arriver arriva: Pauline, qui n'avait jamais voulu être mère, se retrouva enceinte trois fois plutôt qu'une, et adultère par-dessus le marché, car le divorce était chose impensable.

Je suis, donc, comme mes sœurs, le résultat d'un truculent malentendu. Mais, me direz-vous, quels liens unissent cet *imbroglio* à la fiction, à la mémoire, à mon travail?

Vous avez devant vous un homme destiné à l'amnésie et à l'oubli, au silence et à la mutité, parce qu'issu du prolétariat, un homme qui, grâce à la lecture, ou est-ce à cause d'elle, s'est détourné du sort qui l'attendait, a décidé de prendre la parole et tente depuis de la graver dans un marbre mémoriel.

J'aurais dû être un homme sans histoires. Le pedigree que je vous ai dévoilé en est la prémisse. De surcroît, j'ai grandi dans un environnement dépourvu de toute référence à la famille réelle, car elle était indésirée, comme celles qui les ont précédées, et les nobles sentiments qui auraient dû l'animer ont été remplacés par une suite de gestes et d'attitudes tenant davantage du procédé mimétique qu'à une véritable expression des sentiments. Nous agissions comme un clan idéalisé et nous évoluions au sein d'une construction du bonheur possible échafaudée à partir de modèles extérieurs à notre réalité: idées reçues, images pieuses, représentations télévisuelles. J'ai grandi au sein d'une fiction dans laquelle les joies, les manifestations d'affection et même les accès de colère revêtaient une texture artificielle. Je n'étonnerai personne en affirmant que mes premières lectures romanesques ont immédiatement dégagé un parfum d'authenticité qui me charme encore aujourd'hui s'il émane d'un bon roman.

Ici s'interrompent les confessions intimes: je n'ai pas du tout l'intention de vous dresser une liste d'événements éloquents, voire traumatisants, qui, aujourd'hui, m'apparaissent cocasses. Vous avez une bonne idée de l'origine de ma soif de réalité qu'étanche, étrangement, une exploration de toutes les fictions possibles. Mes problèmes psychologiques égaieront, si le besoin se fait sentir, un autre symposium.

Maintenant, permettez-moi de citer un peu longuement Platon, traduit par Mario Meunier en 1922:

Et le roi répondit:

«Très ingénieux Theuth, tel homme est capable de créer les arts, et tel autre est à même de juger quel lot d'utilité ou de nocivité ils conféreront à ceux qui en feront usage. Et c'est ainsi que toi, père de l'écriture, tu lui attribues, par bienveillance, tout le contraire de ce qu'elle peut apporter.

[275] Elle ne peut produire dans les âmes, en effet, que l'oubli de ce qu'elles savent en leur faisant négliger la mémoire. Parce qu'ils auront foi dans l'écriture, c'est par le dehors, par des empreintes étrangères, et non plus du dedans et du fond d'eux-

mêmes, que les hommes chercheront à se ressouvenir. Tu as trouvé le moyen, non point d'enrichir la mémoire, mais de conserver les souvenirs qu'elle a».

Ce n'est pas une mince affaire d'être en désaccord avec Platon, surtout si vous le citez malhonnêtement (Phèdre n'est pas une condamnation de l'écriture, mais son procès) et si, comme moi, vous n'êtes pas un universitaire à proprement parler. Toutefois, mon intervention, aussi candide soit-elle, s'appuie sur deux arguments principaux: entre la mémoire orale et l'écrite, je choisis la dernière et, n'en déplaise à plusieurs, j'avance qu'il n'est pas nécessaire d'avoir raison. Être crédible suffit amplement.

Mais comment cette approche se traduit-elle dans mon travail?

Mes premiers romans, qui composent ma trilogie brésilienne, s'intéressent déjà à la famille et à la mémoire. *Le Messie de Belém* adopte une structure biblique pour recomposer la vie d'un homme jugé providentiel à partir de lambeaux de souvenirs, mais des lambeaux enjolivés par des élans fantasmagoriques. Ces bribes de mémoire, fixées sur papier par un historien étranger au phénomène, et l'addition de ces vérités survoltées – et subjectives – donnent, au bout du compte, un récit qui se tient, surtout si on lui confère un rôle utile: l'édification d'un mythe pacificateur. Ce messie, de bien mauvaise tenue, issu d'une mère analphabète, totalement ignorante de l'ecceité de son fils – *Ecce Homo* –, et d'un géniteur plus près de l'animalité que de l'humanité, représente, en quelque sorte, le miracle de l'écriture: un récit lacunaire le rend miraculeusement crédible.

Dans *Un garçon de compagnie*, une mère, pauvre et déshéritée traverse à pied l'État du Minas Gerais pour accomplir un double exploit: dire à son fils qu'elle l'aime et déchirer les membranes qui isolent des classes sociales pour atteindre son but, car la pauvreté, entre autres méfaits, rend plus pénibles les efforts – ici, le franchissement d'une longue distance – et elle vous réduit au silence.

Finalement, dans *Il était une fois une ville*, un homme, dans un élan désespéré d'amour, sacrifie une partie de son être pour abriter, dans sa chair même, une entité féminine, couple moins stérile qu'il ne paraît: il engendre le pardon. J'imagine, au bout du compte, que je suis un écrivain catholique, ce qui en dit déjà pas mal sur ma conception de la famille, sainte ou non, possible ou idéale.

Je glisse rapidement sur *Catastrophes*, ce *divertimento* littéraire soumis aux seuls caprices de l'immédiateté, et, malheureusement, sur *Arabesques*, dans lequel le phénomène de la descendance est nodal. Mais sa structure est trop complexe – de méchantes langues diraient qu'elle est compliquée, amphigourique, laborieuse, et je les maudis – pour en parler maintenant. Je me contenterai de préciser que la mémoire y tient un rôle capital tout comme la notion de digressions et qu'ils agissent en supports en apparence superfétatoires aux souvenirs qui enrichissent nos vies et nos avenir.

Nous voici enfin arrivés à *La Maison des pluies*, premier tome de ce que je désigne désormais comme ma trilogie de la filiation.

Dans ce roman, deux droites, deux certitudes – la langue et la filiation – se croisent sur un axe troublant. Ce point central est la mémoire – et sa négation qui n'est pas vraiment l'oubli, mais sa réduction à une suite de réminiscences sans effets réels ni sur le présent ni sur l'avenir. Peut-être est-ce que *La maison des pluies* est un long pamphlet sur le post-modernisme et son *no future?*

Je résume l'intrigue: Benjamin Paradis, linguiste amoureux des langues en voie de disparition, apprend qu'un fils insoupçonné remonte les sillons de la vie de son père, glanant ici et là des détails sur l'homme à qui il doit la vie. Autrement dit, le Petit Poucet part à la rencontre d'Ulysse. À partir de ces fragments, cueillis sur un mode capricieux et pratiquement aléatoire, il pourra dresser le portrait de notre héros, mais en se fiant strictement à son itinéraire biographique. Or, voilà ce qui désespère notre homme: cette recréation sera nécessairement mensongère, puisque le garçon devra tisser une toile basée sur un nombre ridiculement bas de fibres mnémoniques et user de son imagination, voire de sa brève expérience de vie, pour en combler les gigantesques trous, comme le font les lecteurs de romans ou les généticiens irresponsables du Parc jurassique qui tentent de recréer des dinosaures avec l'ADN des grenouilles.

Au bout du compte, la question fondamentale que se pose notre homme est: ne sommes-nous rien de plus que la somme de nos expériences? Un lecteur de son côté serait en droit de se demander s'il n'en va pas de même avec un roman, c'est-à-dire un enchaînement de sous-intrigues menant à une conclusion irrémédiable. Dans ce cas, argumente *La Maison des pluies*, pourquoi relire un roman? Pourquoi se préoccuper du sillage que nous traçons et des legs – à commencer par les patrimoines mnémoniques et généalogiques – que nous laissons derrière nous?

Me voici réduit, hélas, à l'état de me citer moi-même: Quand Benjamin revoit un ami d'enfance et peine à le reconnaître, il ne peut s'empêcher de se demander s'il s'agit, pour ressusciter le visage d'antan «d'effacer les marques que les années et les abus ont gravées ou, plutôt, de greffer des attributs associés à une jeunesse universelle sur un visage ravagé?» (57) Pour le linguiste qu'il est, une autre interrogation surgit aussitôt: «Peut-on reconstituer fidèlement une langue éteinte à partir des traces qu'elle a parcimonieusement semées sur son passage, empreintes que, par surcroît, les siècles se sont employés à brouiller?» Et il en vient à conclure, en désespoir de cause: «Un visage est un roman» (57).

Autrement dit, peut-on reconstruire une vie en s'inspirant d'un visage, des épisodes passés qu'il peut suggérer? Oui, bien sûr. En résultera-t-il une biographie fidèle à la vérité? Peu importe, répondra un romancier peu regardant. Dans un autre ordre d'idée, pouvons-nous exprimer notre pensée, notre histoire

intellectuelle, en nous contraignant à n'utiliser qu'une partie de la langue? Sûrement, mais ce discours sera plus vague ou à portée limitée si nous rétrécissons notre champ linguistique. Voilà un combat que je mène discrètement, voire maladroitement: je prétends que, non seulement nous avons le droit de nous servir de tous les mots qui figurent aux différents dictionnaires, nous avons, écrivains et lecteurs, le devoir de désobéir aux consignes plus ou moins subtiles que nous fixent des instances parfois obscures. Un terme savant, technique, archaïque n'est hors jeu pour personne, quoi qu'en dise le *Robert*. Un langage châtié n'est pas réservé à l'élite et s'en servir, si vous êtes issu des classes laborieuses, n'est pas un acte de félonie. Les subtilités de la langue peuvent être maîtrisées par tous, car tout le monde est capable de forger des idées raffinées, quoi qu'en pensent les... bienpensants.

En outre, l'un des dangers qui nous guettent, en cette époque de dématérialisation généralisée, est l'évaporation de cette eccéité, de notre essence d'êtres humains, une volatilisation qui lui permet de fluctuer selon les supports disponibles. Où se trouve notre identité quand, branchés sur Internet, nous adoptons naturellement, par simple fantaisie ludique ou par soumission à une convention, une persona détachée de notre réalité? Tout jeu a son prix, qui va s'élevant à mesure que nous nous y abandonnons. La même chose pourrait être dite de l'écrit qui résiste encore efficacement à une attaque menée sur deux fronts par la technologie aveuglée par l'idée de progrès: l'iconographique et le virtuel.

À mon avis, la recherche de la facilité favorise les sources d'information vidéo-numériques où le langage laisse, en bonne partie ou en totalité, la place à une suite d'images qui s'évanouissent aussi rapidement qu'elles apparaissent, sauf si elles sont rafraîchies, phénomène comparable à la mémoire vive des ordinateurs dont le contenu, à défaut d'être réactualisé périodiquement, se déleste de ses informations.

Une image, dit-on, vaut mille mots. Vraiment? Les mots liberté, justice, égalité, ne valent-ils pas mille et une images? Les sources du problème, enfin je crois, sont une abstraction du langage et sa contraction. En découle une difficulté de plus en plus grande d'exprimer clairement le fond de sa pensée sans béquilles, de tourner autour du pot, et de recourir à ces incises qui émaillent les conversations quotidiennes et, de plus en plus: 'vous voyez, tu comprends, genre ceci' et l'indispensable 'T'sais veux dire' québécois. Le drame, c'est que ce salmigondis, cette novlangue de bois, fait fureur en politique, comme l'ont démontré les résultats aux dernières élections canadiennes.

D'ailleurs, la virtualisation des textes (journaux sur tablette, livres numériques) me cause un souci occulté par plusieurs, y compris les lecteurs de George Orwell: un texte ainsi publié peut être, à tout moment, modifié ou, comme le pépient les zélotes de la chose virtuelle, 'mis à jour'.

Bref, je me rends compte qu'il y a un danger insoupçonné: grosso modo, nous assistons à une étrange 'oralisation' de la langue écrite et il semble en aller avec la mémoire comme il en va de plus en plus fréquemment avec les relations familiales et amicales: évanescences. Malgré le discours échevelé sur la modernité, sur le progrès, sur l'évolution, j'ai l'impression que nous sommes sur le point de régresser jusqu'au haut moyen-âge et d'assister à la résurgence du palimpseste comme dévidoir de notre histoire, de notre mémoire, de notre identité et, par conséquent, des relations que nous entretenons avec nos proches, nos prochains, nos contemporains, nos ancêtres et nos héritiers. Nous devons nous fier à une mémoire qui, de surcroît, devra se débrouiller avec un vocabulaire restreint et une grammaire approximative.

Voilà sans doute une facette de ma recherche artistique depuis, disons, *Arabesques*, qu'ont éludée ceux et celles chargés d'approfondir la production littéraire présente: l'évanescence de notre faculté de bien fixer des repères mnémoriques à partir desquels nous pourrions axer nos pensées et nos actions.

Ainsi, Kurt, le fils fantomatique de *La Maison des pluies*, fait fausse route en se basant sur des témoignages fluctuants pour élaborer un portrait de son père. La mieux qu'il puisse espérer est le portrait d'un homme possible, d'une vie crédible, d'une arborescence vitale qui se tient: un roman. De son côté, Benjamin, ce père virtuel, devra bien réaliser un jour qu'il doit sa fascination pour les langues en voie de disparition à la certitude, instillée par sa propre mère, que des «gens comme eux» (253) – c'est-à-dire des classes laborieuses – sont condamnés à disparaître sans laisser de trace. Son seul espoir de faire mentir cette malédiction est, selon lui, de préserver, dans la mesure du possible, ce que nous pourrions appeler les langues perdantes dans un monde abandonné aux lois de l'efficacité à tout prix, une planète où les distances s'estompent et où les disparités font figure d'excentricités, de caprices.

Le deuxième tome de cette trilogie de la filiation représente ce que j'aime bien appeler le 'gant retourné' du premier. Dans *L'Œil de cuivre*, nous adoptons le point de vue d'un fils, Lévy, qui reconstruit, à partir d'artefacts découverts dans la maison paternelle, la vie et la personnalité d'un homme qu'il a mal connu: son géniteur, Bernard. Cette fois, le protagoniste, lui-même sur le point de devenir père, base également sa recherche sur des documents imprimés, quête que viennent enrichir (1) les souvenirs de personnages qui ont gravité autour du père à différentes époques de sa vie, (2) le pragmatisme de sa compagne enceinte et (3) les excentricités d'une jeune voisine aux prénoms changeants, Gitane, Marie-Belle et palindrome Ava (également une variante de la langue guarani et évocation du langage informatique Ada), dotée d'une culture wikipédienne. Quel résultat obtient-il? Eh bien, le même que celui espéré par un romancier: une narration qui étanche sa soif, un univers plus ou moins ré-

confortant qui lui permet, enfin, de passer à autre chose. Ironiquement, Lévy parvient à élaborer un tel monde grâce à la délicatesse du témoin le plus important, sans doute, de l'événement ayant mené à la rupture entre lui et Bernard. Ce témoin passe sous silence les éléments les plus traumatisants pour Lévy, prisonnier d'un cadre de la bien-pensance, une prévenance que le narrateur et l'auteur refusent aux lecteurs. Reste que la sérénité relative qui s'installe dans l'esprit de Lévy est basée sur un 'malparlé'. Et un malentendu, salutaire pour notre héros qui peut alors construire une mémoire filiale qui se tient et qui lui permet de dormir sur ses deux oreilles, ce qu'un compte rendu fidèle ou un procès-verbal jetés sur papier ne lui auraient nullement permis. Voici un prix que plusieurs sont prêts à payer pour goûter au bonheur.

Le dernier volet de cette trilogie, s'il voit le jour, opte pour une approche diamétralement opposée: un homme, démuné face à la mort de sa mère, tentera de donner une histoire à cette femme méconnue et secrète en tirant de sa seule imagination des épisodes d'une vie possible. Il essaiera désespérément, donc, de conjurer la malédiction qui poursuit les individus issus des classes dites laborieuses: l'oubli, la disparition des mémoires, le silence et la mutité. Il s'agit pour moi du projet le plus intime de cette trilogie, car je m'inspire de la relation que j'ai entretenue avec ma propre mère, tirée d'une pauvreté extrême par l'homme qu'elle a fini par marier, une fois le divorce prononcé dans les années 1970. Il s'agira, je l'espère, de l'ultime hommage que je lui rendrai, moins par amour filial que par solidarité avec les gens de ma classe sociale. Ce texte – roman? recueil de nouvelles? – aura pour titre *Écrits dans l'eau*, tiré de l'épithète du poète John Keats, inhumé à Rome et en partie responsable, avec Pasolini, de ma présence en Italie.

Finalement, je m'en voudrais de négliger un élément qui expliquerait, en partie, la qualité tant québécoise que canadienne de notre relation avec la mémoire: nous sommes persuadés que l'histoire nationale – peu importe nos ambitions politiques – ne revêt aucun véritable intérêt, surtout si elle est comparée à l'europpéenne ou à celle de nos voisins états-uniens.

Comment un peuple, accoutumé à se détourner de son patrimoine parce qu'il le juge mineur, peut-il favoriser, par l'entretien d'une mémoire familiale intégrale, l'avènement de romanciers adoptant une approche intellectuelle d'une réalité, c'est-à-dire une démarche qui privilégie un rapprochement des parcours personnels à une histoire universelle, une analyse lucide de la politique contemporaine et, dans le meilleur des cas, une prévoyance salutaire à la société qui se risque à les lire?

Ma trilogie de la filiation survole également cette situation en émettant l'opinion – ou en suggérant – qu'il doit bien y avoir un espace respirable entre la mémoire eidétique, ou absolue, rendant toute fantaisie impossible, et une

autre, lacunaire, criblée, miteuse, neutralisant toute saisie de la réalité et son arrimage à un territoire référentiel nourri par l'alluvionnement d'expériences historiques, à commencer par ce qui devrait être le b.a.-ba des exercices de retour en arrière: les relations familiales.

Ce que je propose est de combler cet espace avec de longs efforts d'imagination – littérature, musique et tout ce que vous voudrez – qui, loin de représenter des occasions d'évasion de la réalité (la culture de divertissement, dénoncée par Pasolini) nous permettent de donner un sens à notre état de créature pensante, consciente de sa mort inévitable et révoltée par l'effacement plus ou moins rapide des traces qu'elle laisse derrière elle. Ces 'malparlés', ces 'mal-dits', ces maudits que je vous ai esquissés pourront être démasqués et corrigés, que ce soit par la science, la réflexion et, – je me permets d'être de parti pris – la littérature. Et que ces malentendus, au lieu de servir d'excuses faciles à la conclusion précipitée d'une conversation, d'un ensemble d'échanges, agiront comme propulseurs d'un effort d'enrichissement du patrimoine réflexif de cette grande famille qu'est le genre humain.

Bibliographie citée

- Platon. *Phèdre ou de la Beauté des âmes*. (Traduction intégrale et nouvelle avec notes, suivie du traité de Plotin sur le beau, par Mario Meunier). Paris: Payot. 1922.
- Samson, Pierre. *Le Messie de Belém*. Montréal: Les Herbes rouges. 1996.
- . *Un garçon de compagnie*. Montréal: Les Herbes rouges. 1997.
- . *Il était une fois une ville*. Montréal: Les Herbes rouges. 1999.
- . *Catastrophes*. Montréal: Les Herbes rouges. 2007.
- . *Arabesques*. Montréal: Les Herbes rouges. 2010.
- . *La Maison des pluies*. Montréal: Les Herbes rouges. 2013.
- . *L'Œil de cuivre*. Montréal: Les Herbes rouges. 2015.